

LES CAVES SE REBIFFENT

Grande nouvelle ! Bonne nouvelle aussi : la société existe encore ! On l'avait crue perdue corps et biens dans « *les eaux glacées du calcul égoïste* » (Marx), sur la foi de Margaret Thatcher, qui nous avait prévenus dès 1987 : « *There is no such thing as society.* » Il n'y a pas de société, il n'y a que des individus isolés, poursuivant, dans un univers aseptisé, totalement homogène, totalement globalisé, l'optimisation de leur intérêt personnel. Le reste, les classes sociales, les relations sociales, les nations, les langues, les mœurs, les coutumes ancestrales, les solidarités familiales, en un mot – mais oserai-je ce gros mot ? – les identités, c'était bon pour les sauvages.

Et puis, quatre livres différents, quatre excellents livres qui n'ont de commun au départ que la lecture d'affilée que j'en ai faite ces jours-ci, m'ont, chacun à sa façon, convaincu du contraire : la société respire encore, en dépit des efforts du capitalisme libéral pour lui tordre définitivement le cou. Ce sont, dans l'ordre alphabétique des noms de leurs auteurs, et sans préjudice de comptes rendus spécialisés qu'ils méritent amplement : *la Religion des faibles. Ce que le djihadisme dit de nous*, de Jean Birnbaum (Seuil) ; *No Society. La fin de la classe moyenne occidentale*, de Christophe Guilluy (lire l'entretien, p. 9) ; *la Gauche identitaire. L'Amérique en miettes*, de Mark Lilla (Stock) ; *le Loup dans la bergerie. Droit, libéralisme et vie commune*, de Jean-Claude Michéa (lire l'article, p. 74).

Nos quatre auteurs sont de gauche, de la plus sociale-démocrate à la plus libertaire, de la plus tocquevillienne à la plus marxiste ; mais tous quatre ont en commun de s'insurger contre la capitulation de leur camp devant l'esprit du temps, avec pour conséquence cet encéphalogramme plat qui commence à faire problème jusque chez les plus résignés.

C'est ainsi que Jean Birnbaum s'indigne contre ceux qu'il appelle justement « les faibles », autrement dit cette gauche bien-pensante qui compense son absence dans les combats anticolonialistes du passé par une compréhension qui confine à la lâcheté devant les défis du djihadisme islamiste : cela devrait se traduire par des débats animés dans les couloirs du journal *le Monde*, où l'auteur dirige *le Monde des livres*.

C'est ainsi que Christophe Guilluy, qui a introduit ou imposé le concept de « France périphérique » dans le débat politique, lâche cette fois ses chevaux contre cette « bourgeoisie asociale », dont Terra Nova, le think tank financé en partie par les multinationales du CAC 40, qui proposait naguère de changer de prolétariat, l'ancien ayant à ses yeux failli, au profit d'une alliance de la nouvelle bourgeoisie mondialisée avec les nouveaux prolétariats, issus notamment de l'immigration.

C'est ainsi encore que Mark Lilla, grande figure respectée de la gauche modérée aux Etats-Unis, dénonce l'abandon par le

Parti démocrate de son alliance traditionnelle avec les couches populaires de la société américaine, selon le schéma du New Deal, au profit d'un puzzle de groupes « identitaires » (nous dirions plutôt en français « communautaristes »), tels que les femmes, les Hispaniques, les Afro-Américains, la communauté LGBT, et l'on en passe.

Et enfin Jean-Claude Michéa, qui continue de creuser son sillon avec une belle ténacité, stigmatise le ralliement, sous couvert de libéralisme culturel, d'une grande partie de la gauche officielle au libéralisme économique des classes dominantes.

Ce qui se dégage de ces quatre démarches ?

1. Le retour à la critique sociale, et même – Dieu et Mammon me pardonnent ! – à l'analyse de la société en termes de classes sociales, et de lutte entre ces classes. C'est ainsi que Christophe Guilluy, après avoir constaté la destruction de la classe moyenne en Occident par les classes dirigeantes, en l'excluant des territoires où se crée la richesse (les grandes métropoles), consacre des pages passionnantes à la résistance sociale et culturelle des classes populaires à la prolétarisation et à la stigmatisation dont elles sont victimes. Ce n'est pas par hasard que ces quatre antistaliniens font une grande place à l'actualité de Karl Marx.

2. Le refus du moralisme, qui est comme la contribution spécifique du gauchisme culturel à l'entreprise bourgeoise de destruction de toute identité populaire. Grâce à eux, on va pouvoir défendre les classes populaires sans passer pour fasciste, et aborder le problème de la maîtrise de l'immigration sans passer pour raciste.

3. La nécessité de repenser la politique comme une communauté de destin, et non comme un simple arbitrage entre groupes sociaux, ethniques ou sexuels concurrents. Le « vivre-ensemble » préconisé par la nouvelle bourgeoisie mondialisée est dans le pire des cas une hypocrisie – elle se garde bien de se mêler au melting-pot qu'elle préconise –, dans le meilleur des cas la pauvre version d'un pauvre concept, la coexistence pacifique. Nous avons besoin de pouvoir à nouveau dire « nous » en sortant de nos blockhaus. Nous avons besoin de « refaire société » et ces livres sont la preuve concrète que ce besoin est en train de reprendre corps. Tous se réfèrent à une vision universaliste de l'homme en société, héritière du christianisme, des Lumières, de la Révolution française et de la République.

Le rappel est nécessaire. Faute d'être accueilli et pris en charge par les forces démocratiques, le ressentiment populaire est constamment sollicité par l'extrême droite populiste. C'est ce que l'on voit un peu partout, aux Etats-Unis avec Trump, en France avec Marine Le Pen, en Allemagne avec le parti AfD, etc. Il n'y a donc pas de tâche plus urgente pour la gauche que de retrouver avec le peuple le contact perdu. ■